

Entretien avec *Leïla Sebbar* recueilli par

Samia Barrada



Synergies Monde arabe n° 4 - 2007 pp. 117-120

Samia Barrada -

Leïla Sebbar, d'abord romancière, vous êtes visiblement de plus en plus attirée par la nouvelle : *La négresse à l'enfant* (1990) ; *La jeune fille au balcon* (1996) ; *Le baiser* (1997) ; *Soldats* (1999) ; *Sept filles* (2003)...

Comment expliquez-vous votre cheminement du roman vers la nouvelle ?

Leïla Sebbar.

http://clicnet.swarthmore.edu/leila_sebbar

Je vous donne ce site mis en place par une université américaine où je suis allée il y a quelques années (les sites qui me concernent existent sur le net mais je n'y participe pas, je ne travaille pas avec un ordinateur. J'écris à la main, je n'ai ni mail ni fax).

L. S. - Donc si vous regardez ce site de Swarthmore, vous verrez une bibliographie incomplète par certains aspects mais précise par année et par genre littéraire. En la lisant ce qui apparaît clairement, c'est que je n'ai cessé d'écrire et de publier (dans des revues) des nouvelles en même temps que des romans. C'est le hasard de la demande éditoriale qui fait croire qu'à un moment donné je me suis mise à écrire et à publier des nouvelles (ce qui aurait pu être le cas). Je me suis rendu compte aussi que parallèlement j'ai écrit et publié des textes autobiographiques alors que j'avais l'impression de n'en avoir publié que très peu. La lecture de cette bibliographie plus complète que d'autres m'a appris cela.

Il n'y a donc pas de cheminement du roman vers la nouvelle, ce que laisse croire une bibliographie restreinte.

S. B. - Dans quels cas recourez-vous à la nouvelle plutôt qu'au roman ?

L.S. Quand je n'écris pas de roman (le temps, la durée sont différents bien sûr pour le roman), j'écris des nouvelles, des textes autobiographiques courts que je publie dans diverses revues, souvent à la demande de celles-ci suivant le thème littéraire choisi ou le thème de réflexion : souvent cela concerne les questions de langues, d'exil, de filiation, tradition/modernité...

S.B. - La nouvelle a-t-elle déjà joué pour vous le rôle de reprise d'une situation de roman mais épurée ?

L.S. - Non jamais ...

S.B. Vos textes sont sobres, dépouillés, le ton y est neutre, vos phrases généralement brèves. Cette pudeur, cette retenue les considérez-vous comme des caractéristiques de votre esthétique de la nouvelle ?

L.S. - Pour moi, la nouvelle est souvent liée à un état de crise, de guerre, de violence... Ces situations-là excessives ou excentriques m'inspirent et je crois que la manière dont j'écris correspond à ces états-là. Je ne suis pas neutre ; je n'interviens pas en juge, je n'écris pas au nom du bien ni du mal, mais la manière dont je raconte dit quelque chose. Au lecteur, à la lectrice de juger. J'ai écrit dans un texte publié à propos de la nouvelle - et que je ne retrouve pas -, que le temps et l'écriture de la nouvelle sont pour moi l'équivalent du masculin et le temps et l'écriture du roman du féminin.

S.B. - Les personnages de vos nouvelles sont très abstraits. Vous ne leur donnez ni nom ni visage. Sauf rares exceptions, ils sont identifiés par des appellations telles « la jeune fille », « la mère », « le père », « l'officier ». A quoi correspond cette distanciation délibérée avec vos personnages ? Est-ce propre à la nouvelle ?

L.S. - C'est une question qui revient souvent. Je crois que je m'accorde ainsi davantage de liberté et cela m'évite d'être piégée par le psychologisme qui parasite le roman en général et qui m'ennuie comme lectrice et comme écrivaine. C'est en même temps, bien que ce ne soit pas volontariste, délibéré. Mais pas tout à fait, cela s'impose d'une certaine façon. Une manière d'accorder aux personnages une dimension qui les dépasse dans leur situation ponctuelle et particulière et qui serait universelle dans le contemporain de l'histoire que nous vivons presque en simultanéité avec la puissance des média.

S.B. - Les personnages féminins sont très présents dans vos recueils : *Sept filles*, *La jeune fille au balcon*. Une seule voix, la vôtre, devient le porte-voix d'un collectif. La nouvelle ne vous semble-t-elle pas être le genre le plus approprié pour faire entendre cette pluralité de voix ?

L.S. - Ce qui me plaît avec la nouvelle (et j'ai l'impression que lorsque j'écris un roman, la structure fragmentée du roman me renvoie à la nouvelle : je pense à *La Seine était rouge octobre 1961*, mon dernier roman publié en 1999),

donc ce qui me plaît, c'est que plusieurs nouvelles autour d'un thème font une polyphonie : *Sept filles, Soldats, La jeune fille au balcon, Le baiser*, en particulier). Je publie bientôt en avril 2005, chez Al Manar, (un éditeur français amoureux du Maghreb qui fait de jolis livres d'art, il édite à Paris), un livre de nouvelles qui font un portrait d'Isabelle Eberhardt : *Isabelle l'Algérien*. Ce qui m'a plu, dans ce travail, c'est d'évoquer la personne ambiguë, insaisissable d'Isabelle Eberhardt que j'appelle rarement par son nom.

S.B. - Vous sentez-vous appartenir à la littérature féminine arabe ? Etes-vous en contact avec des femmes écrivains d'origine arabe ? Les lisez-vous ?

L.S. - Je n'écris pas en arabe, je ne sais pas l'arabe. J'en parle dans un livre publié en 2003 : *Je ne parle pas la langue de mon père* (Julliard). Je ne peux pas dire que je suis une écrivaine arabe, ce serait de l'usurpation. Je me sens proche de la littérature arabe, féminine et masculine, parce que j'ai des affinités avec cette littérature contemporaine que je lis en français lorsqu'elle est traduite et lorsqu'elle est directement écrite en français par des écrivains arabes ou berbères qui écrivent et publient en langue française. Je connais plusieurs femmes, écrivaines, arabes ou berbères, je les lis, les sujets que nous traitons sont proches mais la manière n'est pas la même, il me semble.

S.B. - Qu'est ce qui d'après vous caractérise les textes écrits par les femmes (arabes ou algériennes) ? La thématique féminine ? Ou autre chose ?

L.S. - Question difficile. J'ai l'impression que les écrivaines du monde arabe traitent plus régulièrement que moi de la condition féminine dans leur pays respectif.

Ce qui fait la différence, je crois, c'est que je suis en exil et que l'exil de naissance (croisement des cultures, civilisations, langues, histoires...en situation coloniale et post-coloniale) me permet de poser des questions sur le monde contemporain plus largement, plus librement, je crois. Je ne suis pas attachée, liée à une « maison »...

S.B. - Dans quelles langues vos textes ont-ils été traduits ?

L.S. - Mes textes ont été traduits en arabe, anglais (Angleterre, Etats-Unis) ; allemand, italien, catalan, néerlandais, hébreu. Le site que je vous ai indiqué vous donne de plus amples précisions.

S.B. - Avez-vous des rapports avec vos traducteurs ? Est-ce qu'ils vous consultent, non pas pour connaître le sens de certains mots mais pour mieux situer l'auteur derrière le texte ?

L.S. - Les traducteurs et traductrices ne me consultent pas en général, sauf pour deux textes : *Le silence des rives* en anglais (USA) et *Je ne parle pas la langue de mon père* en hébreu (Israël).

S.B. - Sur quels aspects de votre écriture mettriez-vous l'accent si des traducteurs vous consultaient ? Qu'est ce qu'il faudrait éviter pour ne pas vous trahir ?

L.S. - Le traducteur, la traductrice traduit le texte comme il/elle l'a lu. Un texte n'est pas univoque. Je ne pourrais contrôler que si je connaissais la langue étrangère aussi bien que le traducteur, la traductrice. Ce qui n'est jamais le cas. Donc, liberté et confiance.

Propos recueillis par
Samia Barrada

Ecole Supérieure Roi Fahd de Traduction, Tanger